

GRÉGOIRE NOETINGER

REVENANT DE WATERLOO



Grégoire Noetinger

Revenant de Waterloo

© Grégoire Noetinger, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3413-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« *Le souvenir commence avec la cicatrice.* »

Émile-Auguste Chartier, dit Alain

I

En ce soir de mars 1837, Genève affronta l'ultime assaut d'un rude hiver. Sur les rives calmes du Lac Léman, entre les massifs enneigés du Jura et des Alpes, tournoyaient, pareils à des milliers de braises minuscules, de frêles flocons assassins. Ils tombaient, comme par magie, d'un de ces ciels si clairs et délavés, typiques des grands froids. Ils se déversaient en cataractes, en grésil tourbillonnant, se faufilant par-dessus les remparts impuissants de l'ancienne cité-État, dégoulinant par cabrioles sur les toits fumants de la ville, entre les façades des maisons hautes et les clochers. Un vent sec et sournois s'insinuait dans les rues presque vides, en faisant pirouetter, virevolter, rouler les cristaux au gré des obstacles.

Au niveau de la Porte de rive, d'où l'on surveillait les entrées par le nord-est de la ville, sur leur chemin de ronde dominant le lac, les factionnaires en armes greloient sous leurs engoncements. Ils s'étaient drapés de couvertures de laine, de grandes capes. Leur démarche nonchalante exprimait la lassitude des tâches inutiles. En effet, pouvaient-ils voir déferler d'autre ennemi que le froid, de ce côté-ci de la ville ? Qu'y avait-il à craindre ? Vingt-deux ans plus tôt, Genève était devenu le 22^e canton de la Confédération suisse. De l'autre côté, à l'ouest, c'en était fini des velléités impériales de la France. De la Révolution. Des napoléons. Pour un temps, du moins. Depuis 1830, le roi Louis-Philippe régnait sur un pays qui, comme beaucoup d'autres d'Europe en cette année-là, connut des soulèvements remarquables. C'est en 1830, notamment, que la Belgique conquiert son indépendance dans le sang contre l'armée du Roi des Pays-Bas.

À l'image des fortifications de Genève, imposantes mais mornes, l'ordre rigide de cette Europe du Congrès de Vienne dessinée par les tombeurs de l'Empire napoléonien, se craquelait de toutes parts. Plus que jamais, les révolutions couvaient. Et les guerres... Les peuples du continent aspiraient à une liberté légitime que le souffle français leur avait fait entrevoir. Pour Genève, en revanche, cela faisait bien longtemps que les guerres appartenaient au passé. Que les factionnaires s'ennuyaient. La ville n'en pouvait plus d'étouffer dans ses carcans caducs.

Hors les murs, au-delà de cette Porte de rive, à quelques pas seulement de tant

d'enfermement, le faubourg du Temple se dressait comme un espoir, avec ses belles maisons espacées, ses beaux arbres imposants, son port en construction. Ainsi se développait, prospère et adossée à Genève, la commune paisible des Eaux-Vives.

Des notes de piano, bien distinctes, s'envolaient dans les airs, comme pour accompagner la danse des flocons pâles. Pour l'apaiser. Elles berçaient, comme chaque jour ces temps-ci, M. Vautrin, conseiller municipal chargé de l'allumage du réverbère au gaz de la place du temple. Il les connaissait bien, ces notes rondes, ces enchaînements doux, cette mélodie. Il ne savait peut-être pas le nom de ce morceau, mais à force de l'entendre, il se l'était approprié. Il le connaissait presque par cœur et il le sifflotait, allant à son affaire. Cela lui donnait de l'entrain. Des frémissements au cœur.

Ce soir, comme tous les autres, en plongeant son regard en direction de la maison paroissiale, M. Vautrin, tout frissonnant sous ses nippes, ne se demanda pas qui jouait. Il savait parfaitement qui mouvait ses doigts sur le clavier, du haut de cette fenêtre éclairée au deuxième étage de la bâtisse chaleureuse faisant face au clocher. Même que c'était un ami à lui, ce joueur de piano de sept heures du soir : le bon pasteur des Eaux-Vives. M. Vautrin l'imaginait bien assis face à son instrument, emporté par son propre jeu.

Le pasteur des Eaux-Vives était un homme inspirant, dont les sermons brefs et sans concessions savaient toujours, par on-ne-sait quel enchantement, toucher le cœur de M. Vautrin.

Dans son salon au parquet craquant, bien campé sur un tabouret rond, le pasteur vêtu d'une longue robe noire sobre à collerette blanche, presque semblable à celle d'un magistrat, actionnait bien les touches d'un piano droit. Sa chevelure châtain ondulante et parsemée de gris recouvrait le haut de ses oreilles. Son visage taillé en lame de couteau laissait apparaître les traits marqués d'un homme qui avait dû souffrir, connaître les affres de la misère... Une belle cicatrice ornait sa joue droite. Elle naissait sous des rouflaquettes poivre et sel pour s'achever au niveau des premières molaires. Une de ces entailles qui ont une histoire, sans aucun doute. Le front haut, le pasteur, tout en pianotant, faisait rouler ses yeux verts perçants par-delà les carreaux, au loin, en direction du lac. Du Jura. Dans la tourmente.

Rentré tôt de Genève où il avait rencontré d'autres confrères pasteurs,

François Maurepeyre venait d'entamer ce morceau par lequel il commençait, de façon presque rituelle, son menu récital quotidien. Cette pièce musicale, qu'il jouait de tête, sans la moindre partition ni hésitation, exprimait pour lui une mélancolie heureuse, où les souvenirs et l'avenir se marient harmonieusement. Un brin répétitif, ce thème disait nos existences humaines qui avancent bon train, au fil du temps, avec leurs aléas, et la permanence des grands cycles. Il évoquait un foyer en plein cœur de l'hiver : ces mêmes flammes dans la cheminée qui massaient doucement le dos droit de François. Il invitait à la confiance dans le retour du printemps, au voyage... Assurément, cette composition sans excès de mélomanie ne rivalisait pas de virtuosité avec les chefs d'œuvres romantiques du début du siècle. Elle incarnait une forme de simplicité chaleureuse et profonde qui était celle de François. *Les Barricades Mystérieuses* – puisque c'était bien de ce morceau qu'il s'agissait – avaient été composées par François Couperin, au temps de Louis XIV, initialement pour le clavecin. C'était l'une des premières compositions qu'il avait appris à jouer. Et depuis, chaque fois qu'il venait à s'asseoir devant son piano, il se dégourdissait les doigts en l'interprétant.

Mais ce soir-là, sujet à une nostalgie hivernale, seul dans sa maison vide résonnant sous les vibrations de l'instrument, François s'interrompit quelques instants à la fin du morceau. Il se leva, une main dignement posée sur l'avant de sa robe, comme pour ne pas la froisser. Il alla en direction de la fenêtre et contempla la flammèche vacillante du réverbère, que M. Vautrin, tout saupoudré d'étincelles glacées, venait d'allumer. Ce dernier salua le pasteur d'un signe de main chaleureux, et François lui répondit amicalement, le sourire au cœur.

« Ah ! Ce bon M. Vautrin... » commenta-t-il, pour lui-même, d'un regard joyeux. Il resta ainsi à le regarder s'éloigner derrière son rideau de neige. L'homme à la cicatrice demeura immobile, ainsi, jusqu'à ce que M. Vautrin ait complètement disparu. Mais alors, il eut soudainement l'air pensif. Comme si cette scène lui évoquait brusquement quelque souvenir inattendu. Quelque chose qui pince tout votre être...

En se dirigeant vers ses appartements, François passa devant la belle bibliothèque qui tapissait le mur de son salon. Il s'arrêta un instant devant une vieille gravure, qui représentait un Napoléon en liesse saluant ses soldats euphoriques, puis passa son chemin.

Cela faisait bien longtemps qu'il n'avait pas voyagé. Des années qu'il n'avait pas failli, ne serait-ce qu'une seule semaine, à son devoir de pasteur et

d'inspecteur des écoles primaires. À partir de début mai, et pour deux mois, un jeune frère qu'il avait guidé dans sa vocation se proposait de le remplacer pour les offices... Assez de temps pour permettre à François de profiter d'un repos bien mérité. Il n'avait pas de famille. N'était-ce pas là une occasion unique, d'oser franchir ces barricades mystérieuses qui nous étreignent dans un quotidien bien ordonné ? Depuis que cette possibilité s'était présentée à lui et que la vie lui tendait la main, François oscillait entre une joie légère et la peur d'un homme au bord du précipice... Cela faisait bien longtemps qu'il devait retourner quelque part... Qu'il en ressentait l'impérieux besoin. Mais était-il vraiment prêt pour cela ? Qui sait ce qui peut arriver lorsque l'on se décide à remuer le passé ?

Tandis que *Les Barricades Mystérieuses* résonnaient encore en lui, François franchit le seuil de sa chambre, une lampe à huile à la main. Dos à son lit, il fit face à sa grande armoire en bois, et se décida à ouvrir les deux battants grinçants du meuble légèrement poussiéreux. À l'intérieur se trouvaient des habits bien rangés. Le pasteur se précipita au niveau d'une étagère sur laquelle reposaient sagement deux autres robes qu'il déposa frénétiquement sur son lit. Après quelques instants d'hésitation et un haussement d'épaule, il plongea à nouveau ses mains, et, cette fois-ci, jusque dans le fond du meuble, dont il tira une veste bien pliée qu'il déroula devant lui : un vieil uniforme bleu nuit et blanc de lieutenant de l'armée napoléonienne aux épaulettes d'or. Sur la poitrine gauche pendait une petite croix, s'agitant au bout d'un ruban rouge cousu : la Légion d'honneur. François passa amoureusement ses doigts sur le tissu couleur sang, comme si des pans oubliés de sa vie lui revenaient soudainement. Il étendit l'uniforme sur son lit et sortit de l'armoire de l'oubli un shako suranné du 45^e régiment d'infanterie de ligne, orné d'une cocarde tricolore, et comportant sur le devant une plaque d'or frappée de l'aigle impériale.

Enfin, il arracha au néant un vieux sabre dans son fourreau. Son sabre d'officier. Cela pouvait bien faire vingt-deux ans comme cinquante. Il avait bien fait tout cela. Tout cela faisait partie de lui. Qu'il le veuille ou non, il avait été cet homme. Ce soldat. Ce jeune officier d'Empire. Il avait connu la guerre. La gloire, les désastres, la mort... Depuis vingt-deux ans, une force étrange et lancinante le taraudait. Cette même force, plus puissante que tous les canons du monde, qui semblait devoir inexorablement faire éclater un jour les imprenables remparts de Genève.

François fit glisser son index le long de sa cicatrice, et contempla son

uniforme étendu sur le lit. Une trace légèrement rougeâtre de sang séché apparaissait encore le long de sa poitrine droite. Mon Dieu ! Cet uniforme... Quelle sensation au toucher... Tant de rêves de gloire d'antan...

Quand on lui demandait à quand remontait sa vocation de pasteur, François répondait inmanquablement : « À Waterloo ! » Et pourtant le souvenir de cette bataille lui faisait mal, au moins aussi fortement qu'il le faisait sourire. Il lui restait une chose à accomplir, là-bas. Une chose que lui seul pouvait faire, et qu'il ne devait pas qu'à lui-même...

Waterloo... Waterloo... Ce nom entachait son histoire personnelle autant sinon plus que celle de l'Europe entière. Qu'étaient toutes les révolutions de l'univers en comparaison aux cataclysmes qu'il avait affrontés, lui, en son for intérieur ?

Cela valait bien quelques jours d'absence.

Waterloo... À jamais, un lien intime et presque inavouable unissait François à cette terre du Brabant, dont il se rappelait tout ou presque... Il lui fallait puiser en lui-même la force nécessaire pour aller revoir, ne serait-ce qu'une fois seulement dans sa vie, ce champ de bataille où tout avait basculé, le 18 juin 1815 : tel était son devoir. Son destin. C'était peut-être ridicule. Futile. Inconsidéré. Dangereux. Mortel. Mais vital.

II

*« Ma belle Mary
Va me chercher une pinte de vin,
Et verse là dans une tasse d'argent,
Que je puisse boire avant de partir
À la santé de ma belle fillette.
Le bateau se balance à la jetée de Leith,
Le vent souffle à grand bruit du bac,
Le vaisseau est à l'ancre près de Berwick-Law,
Et je dois quitter ma belle Mary. »*

Seul dans une vieille baraque de pêcheur de Gravesend où pendaient des poissons en train de sécher, un vieil homme grisonnant se saoulait de la puanteur amère de l'air en récitant des poèmes de Robert Burns en langage scots. Coincé entre les quatre murs de bois de cette pièce insalubre aux allures de geôle, l'homme alla chercher vers la fenêtre un peu de liberté. Droit devant s'écoulait la Tamise, imperturbable, vers la mer du Nord. Des bâtiments de guerre stationnés dans le port s'apprêtaient à lever l'ancre. Partout, sur les coquilles de noix s'agitaient des uniformes rouges de l'armée anglaise. Des officiers de la Navy. Au loin, vers l'ouest, au-delà des méandres de la Tamise, on distinguait encore les toits fumants de Londres. Le dôme de Saint-Paul. La City. Sous son chapeau rond usé, cet Écossais si loin de chez lui s'émut, comme au bord d'un gouffre. Saisi de mélancolie, il continua à scander, tout fort, comme un dément, et pour se donner du courage :

*« Les trompettes sonnent, les bannières volent
Les lances étincelantes s'alignent toutes prêtes*